

inscrivait les événements de chaque jour ; elle nota ses projets du matin, fit une énumération des dépenses qu'il faudrait réduire à l'avenir, supputa le chiffre des économies qu'on pourrait réaliser en supprimant plusieurs domestiques, et en abandonnant une serre chaude et la faisanderie : "Comment annoncer ces changements à grand'mère et à papa ?... Quelle raison donner ?..." Elle douta du succès de son entreprise, laissa tomber une larme sur son carnet et se recommanda à la toute-puissance de Celui qui fait échouer les desseins des méchants et favorise les intentions des faibles et des humbles.

Cependant M. de Croisillon ne paraissait pas un pêcheur fanatique ou en tout cas bien adroit, car tandis que M. de Perdreuil prenait carpe sur carpe, il ne retira pas un seul poisson de l'eau. Vers le soir, au moment de se séparer, Mme de Perdreuil voulut retenir le jeune homme à dîner, mais celui-ci s'excusa et prit congé de ses hôtes après les avoir accompagnés jusqu'au château. Mais, au moment de rentrer chez lui, il s'aperçut qu'il avait laissé sa canne au bord de l'eau. Elle y était en effet, et comme il la ramassait, il aperçut tout auprès, dans l'herbe, un carnet déjà un peu trempé par la rosée. Sans doute une de ces dames l'avait perdu et il se promit de le rapporter le lendemain à sa propriétaire.

Le lendemain il allait voir M. Intègre.

— Ah ! cher monsieur ! dit-il, que de choses à vous confier !... mais au paravant je veux vous faire jurer de ne rien révéler de...

— Vos confidences sont-elles pour l'ami ou pour le notaire ?

— Pour les deux.

— Vous avez pour l'un le secret professionnel, pour l'autre ma parole.

— Figurez-vous que j'ai trouvé hier, dans l'île, le journal de Mlle de Perdreuil. J'ai commis une grande indiscretion : je l'ai lu et brûlé !

— Ah ?

— Mais je ne m'en repens pas, je vous assure : ce journal m'a appris la grandeur d'âme de cette jeune fille ; je croyais la petite Marthe très riche, et Mlle Antoinette à la charge de ses parents...

— Ah ! s'écria le notaire, sot que je suis ! C'était donc Mlle de Perdreuil ?

— Certainement ! répondit M. de Croisillon, qui ne parut pas s'apercevoir de cette question un peu impertinente. Et, reprit-il, comme je ne voulais pas la forcer à choisir entre sa sœur et moi, je faisais bâtir un château dans le même village, les deux parcs se touchant, les sœurs ne se seraient pour ainsi pas quittées. Chez les femmes la jalousie désunit souvent les meilleures amies, les sœurs les plus affectueuses, et j'avais voulu pour conserver la paix dans la famille que le château de ma fiancée fût aussi beau que celui de sa sœur. Ma précaution était vaine, je le vois avec plaisir, Mlle Antoinette est la plus désintéressée de...

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda le notaire.

— Je voulais d'abord vous prier d'aller trouver Mlle de Perdreuil pour la rassurer un peu sur l'avenir de sa famille, ensuite de dire à M. de Perdreuil : " Vos placements m'ont inspiré des inquiétudes, j'ai vu que cela allait mal tourner, j'ai chargé un ami sûr de s'occuper de vos fonds, malheureusement il était déjà trop tard, on n'a pu sauver que... telle somme." Croyez-vous qu'avec cela M. de Perdreuil, sa mère et la petite Marthe pourront vivre au château sans paraître nous rien devoir ? Répondez-moi sincèrement, est-ce assez ?

Le notaire jeta les hauts cris. " Il ne voulait pas tremper dans une action aussi irréfléchie ! " Mais une demi-heure après il était gagné à la cause de M. de Croisillon et exécuta ses desseins. Antoinette elle-même ne se douta de rien.

Un mois plus tard, M. de Croisillon demanda la main d'Antoinette, et le mariage eut lieu au printemps suivant.

L'action du " jeune original " n'aurait jamais été connue, si le banquier infidèle n'avait eu la mauvaise inspiration de se repentir de ses fautes, au moment de mourir et de restituer par héritage ce qu'il avait soustrait à la famille de Perdreuil.

OLIVIER BACHELLE.

La calvitie devient très fréquente chez les personnes d'âge moyen. On peut éviter cela en employant en temps le Rénovateur Végétal Sicilien pour les cheveux, de Hall.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

TROISIÈME PARTIE

VIII

(Suite)

— Vous êtes étonné de me voir ? dit Sosthène.

— Oui et non, cher monsieur, répondit Durand, en lui faisant signe de s'asseoir et en s'asseyant lui-même. Oui, parce que je ne m'attendais pas du tout à l'honneur de votre visite, ne vous ayant pas revu depuis cette belle nuit étoilée au milieu de laquelle vous m'avez laissé sur la route de Meaux. Non, parce que, connaissant un peu vos petites affaires, je suppose que vous venez me demander un petit conseil.

— C'est vrai, dit Sosthène, j'ai besoin de vos conseils et même de votre aide.

Durand fit une grimace expressive.

— Ainsi, reprit Sosthène, vous connaissez mes affaires ?

— Un peu. Quand j'ai eu quelques bons rapports avec un client, je m'intéresse toujours à lui et je me donne la satisfaction de savoir ce qu'il devient.

— Alors vous savez ?...

— Eh ! cher monsieur, je suis un homme discret moi ; faut-il pour vous être agréable, que je sache beaucoup ou que je ne sache rien ?

— Vous êtes toujours le même, monsieur Durand, répliqua Sosthène avec un faux sourire.

— On ne change guère à mon âge, dit Durand. Je ne peux plus me défaire de mes défauts. Du reste, monsieur de Perny, sous ce rapport vous me ressemblez un peu.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien. Je n'ai nullement l'intention de vous être désagréable.

— Je vous comprends, monsieur Durand. Eh bien, pour répondre à votre question de tout à l'heure, je n'ai que ceci à vous dire : vous pouvez me parler franchement.

— A la bonne heure, cela me met à mon aise.

D'ailleurs, ajouta Sosthène, nous aurions tort de nous gêner entre nous.

Durand attachait ses petits yeux brillants sur Sosthène.

— Je ne peux pas vous dire, reprit-il, quelle est exactement aujourd'hui votre position, je n'en sais pas si long ; mais je puis

affirmer que la vie que vous menez depuis quelques années est celle d'un véritable fou.

Sosthène se mordit les lèvres.

— Vous aviez mieux à faire, cher monsieur, beaucoup mieux !

— Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir que c'est la colère, la rage, qui m'ont jeté dans cette existence atroce.

— La colère est un mauvais conseiller. Vous étiez admirablement bien dans la maison de votre beau-frère, vous y aviez une position superbe. Pourquoi ne l'avez-vous pas conservée ?

— Vous ignorez ce qui s'est passé, je le vois. Eh bien, ma sœur, la marquise de Coulange, nous a chassés, ma mère et moi.

— En effet, on ne m'avait pas dit cela ; mais je l'avais deviné. Voyons, est-ce que vous ne vous attendiez pas à cela ?

— Non.

— Et pourtant il pouvait vous arriver pire. En ne disant rien à son mari, votre sœur a été pour vous d'une indulgence et d'une bonté extrêmes.

— Ah ! vous trouvez ? fit Sosthène les dents serrées.

— Certainement, appuya Durand. Vous avez joué, avec l'aide de votre mère, un jeu qui dépasse tout ce qu'il y a de plus audacieux. Vous avez perdu, mais on ne gagne pas toutes les parties qu'on joue. Ah ! vous pouvez vous estimer bien heureux d'en avoir été quittes à si bon marché. Quand j'ai appris que le marquis, sur la mort duquel vous comptiez, était revenu presque guéri, je ne vous cache pas que j'ai eu peur pour vous.

— Ah ! s'il était mort, s'il était mort, murmura sourdement Sosthène.

— Oui, mais il n'est pas mort ; vous n'aviez pas prévu cela, cher monsieur. Heureusement, la marquise a gardé le silence ; il ne sait rien. Je vous le répète, votre sœur a été indulgente et vous devez lui en savoir un gré infini.

— Je la hais ! dit Sosthène d'une voix creuse.

— Tant pis pour vous, riposta Durand, dont le regard frappa le visage de Sosthène comme une flèche.

Vous vous étiez donc imaginé, reprit-il, que, ne voulant pas vous livrer à la justice, pour une raison facile à comprendre, elle ne chercherait pas le moyen de vous châtier elle-même ? Mais la marquise de Coulange est une femme de cœur, une noble femme ! Comment, malgré elle, contre sa volonté, vous introduisez dans sa maison un enfant étranger, de cet enfant vous faites son fils, et vous avez pu croire qu'elle accepterait cela simplement, comme la chose la plus ordinaire du monde ! Vous étiez insensé, cher monsieur. Mais, même le marquis mort, elle ne vous aurait pas pardonné. Faire tout cela sans son consentement, c'était trop fort ; voilà où votre audace me confond, moi, qui suis un audacieux ! Si j'eusse su que vous agissiez sans l'approbation de la marquise de Coulange, je vous le déclare, monsieur de Perny, j'aurais repoussé vos offres, je vous aurais refusé mon concours.

Sosthène regarda l'homme d'affaires tout ahuri.

— Est-ce sérieusement que vous me dites cela ? demanda-t-il.